
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16/1 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.1.53444

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Mentalitäten im Mittelalter. Methodische und inhaltliche Probleme, hg. von František GRAUS, Sigmaringen (Thorbecke) 1987, 344 p. (Vorträge und Forschungen, 35).

Ce volume comporte huit études de cas et deux textes de caractère plus général et méthodologique, tous censément centrés sur le problème des »mentalités« tel qu'il se pose aux médiévistes.

Les études de cas sont d'ampleur et d'intérêt très variés. W. LAMMERS propose quelques observations sur la »mentalité« des habitants de la Nordalbingie (Holstein occidental) au Moyen Age. Le caractère assez rude de la population pourrait être mis en relation avec la persistance d'une frontière propice aux razzias. Otto Gerhard OEXLE réexamine à nouveaux frais la question des »trois ordres« , en particulier au moment de son apparition au début du XI^e siècle. Il cherche notamment à montrer les aspects »réalistes« de ce schéma; l'idée que cette apparition coïncide avec de fortes transformations sociales est séduisante: il est vrai que la première moitié du XI^e siècle, surtout en France et en Angleterre, fut une période de crise de l'aristocratie, de rapides restructurations. Malheureusement cette idée n'est pas développée; tout au contraire, G. Oexle se lance dans des considérations aussi grandioses qu'inexactes sur la notion de Stand, à l'occasion de quoi il prétend voir une même pensée à l'œuvre chez Platon, saint Augustin et Adalbéron de Laon: confusion inacceptable. L'idée qu'une représentation de la société serait déterminée par une métaphysique relève du pur dogmatisme. Alfred HAVERKAMP étudie la notion de »ville sainte« au Moyen Age, en se fondant particulièrement sur l'exemple de Trèves. Ce faisant, il met assez bien en lumière une série de structures ecclésiales (métaphores, figurations, cultes des saints et rituels relatifs aux reliques, récits de fondation apostolique, etc.). Il n'y a rien là de bouleversant, et l'on sait bien l'importance de tous ces aspects, dans toutes les cités épiscopales, en particulier pour la période allant du Bas-Empire au XI^e siècle. Cela, contrairement à ce que prétend A. Haverkamp, n'est nullement contradictoire avec une attitude très »antiurbaine« de la part d'un grand nombre d'écrivains monastiques du XII^e siècle. Le développement d'activités et de groupes sociaux nouveaux dans de nombreux centres urbains à partir de cette époque causait quasi nécessairement une transformation radicale de la physionomie de ces villes; divers auteurs ecclésiastiques tempêtèrent, avant que l'Eglise instituée se réorganise et s'adapte, spécialement sous la forme des ordres mendiants. Ces nouveaux groupes sont précisément l'objet des réflexions de Jürgen MIETHKE. Celui-ci s'emploie à montrer que ces groupes se sont constitués sous une forme hiérarchisée et centralisée tout à fait inédite, et que cette centralisation, intériorisée par tous les membres de ces ordres, a massivement influé sur l'image même que l'ensemble de l'Eglise pouvait se faire d'elle-même, et qu'ainsi une sorte de »mentalité« particulière à un groupe a pesé sur l'ensemble du développement de l'Eglise. Klaus ARNOLD se penche sur la division du travail entre les sexes au Moyen Age. Prenant en considération une série de textes plus ou moins normatifs, il montre que des images très nettes fixaient les rôles. Il suggère de manière convaincante que la détermination la plus importante était la séparation spatiale et l'attribution à chaque sexe d'espaces bien définis.

Les trois études qui nous ont paru les plus riches sont celles de R. C. Schwinges, de K. Schreiner et R. Sprandel.

Rainer Christoph SCHWINGES examine la question des usurpateurs, dans l'Empire, aux XIII^e et XIV^e siècles, à partir de trois cas: le faux Baudoin de Flandres, le faux Frédéric II, le faux Waldemar de Brandebourg. Se fondant sur un examen très soigneux des sources, il essaie de repérer les conditions de possibilité de la réussite provisoire de ces trois simulateurs, d'un côté dans les caractères de l'exercice même des fonctions en question, d'autre part dans les attentes, les images, les enthousiasmes des populations.

Klaus SCHREINER tente de cerner la notion de *correctio principis*, dans l'Empire à la fin du Moyen Age, en concentrant son attention sur les cas de Charles IV, Wenceslas et Frédéric III; partant de l'idée (exacte) qu'une réelle critique politique était impossible avant le XVIII^e siècle, il montre comment la notion de *correctio*, de nature ecclésiale et morale, évolua sensiblement à

la fin du Moyen Age, les critères visant le comportement purement individuel étant remplacés par des critères touchant plutôt l'adéquation de la conduite du souverain aux exigences du bien commun. K. Schreiner apparaît bien ici une nouvelle fois comme un des meilleurs médiévistes allemands.

Rolf SPRANDEL examine l'historiographie dans le domaine de langue allemande entre le milieu du XIV^e siècle et le début du XVI^e. L'originalité de son travail réside pour une part dans la préoccupation d'aboutir à des résultats chiffrés. R. Sprandel a repéré 226 auteurs, dont 196 identifiés. En répartissant les données en quatre périodes successives, il met bien en lumière la progression générale des auteurs laïcs et de l'emploi de l'allemand (les clercs demeurant cependant encore majoritaires vers 1500, et le latin presque aussi employé que l'allemand). Les clercs conservent des horizons plus larges et cultivent des genres plus nombreux. D'autre part, il ressort que des groupes régionaux existaient (emprunts et copies) mais que les contacts avec les espaces de langue non allemande étaient des plus restreints. Globalement, cette historiographie, très abondante, fait une large place aux *curiosa*, le simple respect de la vérité semble connaître un étiage.

Les deux textes qui encadrent le volume visent la généralité. Les propos conclusifs de Reinhard SCHNEIDER ne dépassent guère le niveau du résumé. L'allocution d'ouverture de František GRAUS se caractérise quant à elle de façon très surprenante par un empirisme de mauvais aloi, comme si l'auteur s'était retenu (pour quels motifs?) d'entrer dans les considérations abstraites et générales (i. e. théoriques) qu'impose indiscutablement une telle visée, et dont il est capable. S'il est vrai que c'est l'historiographie française qui a créé cette mode, il n'y a pas lieu de crier victoire, et nous serions bien près de penser qu'une saine réflexion sur les « mentalités » devrait commencer par un examen minutieux des écrits de Lucien Febvre et de Philippe Ariès et la mise au jour de la visée platement idéaliste et passéiste (pour le moins) qui sous-tendait leurs projets.

Toute société est articulée (aucune société n'est réductible à une collection d'individus), et cette articulation est gouvernée par une logique qui est à la fois celle de son fonctionnement et de son évolution. Il est parfaitement déraisonnable d'imaginer qu'une quelconque « mentalité » puisse avoir l'ombre d'une autonomie par rapport à la société dont elle est l'un des éléments: aucune réflexion générale sur les « mentalités » qui ne soit pour l'essentiel une réflexion sur les structures sociales. Sous l'angle de la recherche concrète, il nous semble que le bon terme serait celui de « système de représentations », qui peut se concevoir, *mutatis mutandis*, comme le « système technique », cette notion extrêmement riche et fructueuse élaborée par Bertrand Gille. Il s'agit d'un type de recherche qui relève très largement de la sémantique au sens général, au sens où il est depuis longtemps établi que le sens ou la signification n'existent qu'en fonction de structures, c'est-à-dire comme éléments ou configurations d'ensembles de positions et de relations.

Inversement, l'idée même que l'Europe médiévale aurait connu des « groupes » distincts, discrets, et aisément repérables nous paraît tout simplement fautive, et le projet qui s'en déduit d'étudier isolément la « mentalité » de tel ou tel de ces groupes enferme irrémédiablement dans le carcan de la description positiviste, quelle que soit la définition du terme « mentalité ». A bien des égards, la conception de la « mentalité » proposée par F. Graus est très proche de celle d'*habitus* selon Pierre Bourdieu, puisqu'il s'agit à la fois de représentations, et des dispositions intériorisées correspondant à ces représentations et déterminant les conduites. De ce point de vue, les propositions de F. Graus ont le même avantage que l'*habitus* selon Bourdieu, c'est-à-dire de démonétiser l'opposition traditionnelle et nocive entre l'idée et la matière, opposition archaïque dont souffrent encore beaucoup de recherches pourtant résolument rationalistes. Mais on ne saurait oublier que l'*habitus* de Pierre Bourdieu est strictement inséparable d'une théorie sociologique globale, et que les exemples proposés de recherches concrètes ont tous montré que l'*habitus* est avant tout un rapport social intériorisé et nullement une propriété intrinsèque d'on ne sait quel groupe arbitrairement tiré du tout social hors duquel il perd en fait toute existence.

Alain GUERREAU, Paris